

# UN «DROIT DE CITÉ» POUR LES TOUT-PETITS? PENSER ET BIEN VIVRE LA PETITE ENFANCE AU CŒUR DE LA VILLE

Prof.  
**JEAN-BERNARD  
RACINE**  
Professeur honoraire  
à l'Universitaire  
de Lausanne,  
ancien directeur  
de l'Institut  
de géographie,  
spécialiste  
de géographie  
urbaine

La ville comme berceau et ressource du devenir (physique, social, culturel, psychologique) des citoyens de demain: projet urbain et droit de la petite enfance dans la ville. Conditions d'accueil, proximité, sécurité, encadrement, aménités, urbanité, civilité comme facteurs de sécurité et d'éveil. Eveil à quoi? Participation, relations et responsabilité des parents, comment? Quelques leçons venues d'ailleurs. Le politique et la polis.

2.1 —  
INTRODUCTION:  
À LA RECHERCHE D'UNE  
PROBLÉMATIQUE  
Page 45

2.2 —  
UN ENFANT NE SE  
CONSTRUIT PAS TOUT  
SEUL; IL SE CONSTRUIT  
TOUT DE MÊME  
Page 47

2.3 —  
UNE VILLE QUI N'EST  
PAS PENSÉE POUR  
L'ENFANT, MAIS DONT  
LE RÔLE CHANGE COMME  
CHANGENT LES  
PRATIQUES FAMILIALES  
ET LA SITUATION  
DE L'ENFANT  
Page 50

2.4 —  
PRATIQUES ET REPRÉ-  
SENTATIONS DE LA VILLE  
CHEZ LES ENFANTS:  
UNE GÉOGRAPHIE VÉCUE  
DES ESPACES  
DE L'ENFANT URBAIN  
Page 56

2.5 —  
DE L'ENFANT DANS  
LA VILLE À L'ENFANT  
INTÉRIEUR DE L'ADULTE  
Page 61

2.6 —  
CONCLUSIONS  
ET PERSPECTIVES  
Page 64

## INTRODUCTION: À LA RECHERCHE D'UNE PROBLÉMATIQUE

Villes et petite enfance... Tous et toutes ici sans doute nous sentons-nous directement intéressés à ce qui se passe dans nos villes, à ce qu'elles nous offrent en termes d'opportunités diverses qui en font toute la valeur pour nous, citoyen-e-s et citoyen-ne-s que nous sommes. Mais aussi à ce que qu'elles nous imposent en termes de contraintes entre lesquelles s'insèrent toute une série de risques et de dangers tout à fait spécifiques à la vie urbaine. Le géographe que je suis a cru comprendre qu'il avait, dans ces deux journées consacrées aux risques auxquels sont confrontés les tout-petits, et à la manière de les éviter, une sorte de responsabilité d'amont, sur un plan plus général que celui du lien entre accidents et petite enfance, celle de planter ce décor urbain dans lequel vit aujourd'hui l'immense majorité des enfants, petits ou grands, de ce monde.

Des enfants dont les géographes ne se sont sans doute pas suffisamment occupés sinon d'un point de vue purement démographique, en tant qu'entité statistique, composante d'une classe d'âge, dans une pyramide d'âges, voire aussi en tant que groupe fonctionnel, plus ou moins coûteux pour la société, par le nombre de crèches et de centres de vie infantine à prévoir, à imaginer ou auxquels on est parfois obligé de renoncer faute d'argent municipal ou par refus de se laisser imposer des impôts nouveaux. Les enfants en tant que groupe à éduquer, à occuper justement, à soigner, bien évidemment, à protéger. Heureusement, peut-être en écho de leurs affinités certaines avec Jean Piaget, l'épistémologue constructiviste, les géographes ont commencé, parmi d'autres spécialistes des sciences sociales et humaines, à s'occuper également des enfants en tant que sujets, que personnes, ou que personnes «autres», cette catégorie ou classe d'âges étant particulièrement fragile et sensible, ayant des besoins et des craintes spécifiques, des besoins peut-être largement inassouvis, étant soumis à des risques spécifiques selon les lieux où ces enfants naissent à la vie.

La question que je me pose donc est la suivante: quelle est la place de la petite enfance dans la ville d'aujourd'hui? Question assortie d'une autre: quels sont les véritables enjeux des différentes réponses que l'on donnera à cette question, et donc finalement, en fonction encore une fois des réponses données, quelle place peut-on, faut-il lui faire, pourquoi et comment? La ville n'est-elle pas - et c'est sinon mon hypothèse,

↓  
**Quelle est la place de la  
petite enfance dans la ville  
d'aujourd'hui?**

**Quelle place peut-on,  
faut-il lui faire,  
pourquoi et comment?**

**Quels sont les droits  
de la petite enfance dans  
la ville?**

pratiquement mon postulat – berceau et ressource du devenir (physique, social, culturel, psychologique) des citoyen-ne-s de demain? Quels sont dès lors les droits de la petite enfance dans la ville? Le droit de jouer? Vieux dilemme, vieille contradiction entre deux notions, «la» liberté ou «les» libertés, la liberté de jouer au foot, mais si je n'ai pas le terrain pour le faire, quelle est la signification réelle de cette liberté-là? Le sujet est riche et passionnant. L'enfant est tout de même le maillon le plus fragile de la chaîne biologique, en même temps qu'il en est l'avenir. Il mérite toute notre attention, toute l'attention des sciences humaines et sociales, des sciences de l'homme, et ce d'autant plus qu'il n'est pas toujours facile de connaître ce qu'ils vivent et pensent vraiment.

Signalons cependant la grande difficulté dans laquelle nous sommes de parler d'eux. L'enfant n'est pas encore capable de prendre lui-même la parole pour s'exprimer et se défendre face à son environnement. Alors même que l'adulte sait bien que les interactions entre l'enfant et l'environnement urbain en tant que support, voire ressource, de et pour ses activités physiques, mentales et psychologiques sont d'une importance considérable pour sa socialisation, l'environnement social et physique pouvant stimuler, voire encourager, orienter ou canaliser ses pratiques et ses comportements, les effets positifs ou négatifs se répercutant à terme sur la société elle-même, au point que le bien-être (au sens le plus large du terme) de l'être humain à l'âge adulte dépendra en grande partie des possibilités d'épanouissement qu'il a eues lorsqu'il était enfant. En d'autres termes, c'est de la manière d'intégrer les enfants dans la société d'aujourd'hui que dépendra le fonctionnement du monde de demain.

Je pose évidemment la question en termes de pratiques quotidiennes et non en termes juridiques, pour lesquels je n'ai pas les compétences suffisantes pour en traiter. Quelles sont les conditions d'accueil, de proximité, de sécurité, d'encadrement à leur disposition, à celle des parents évidemment inséparables dans ces questions, à celle des enfants? Peut-on penser les aménités urbaines, l'urbanité, la civilité comme des facteurs de sécurité et d'éveil? Les aménités, en tant que contexte matériel et physique/spatial local, en tant qu'ensemble de facilités offertes par la ville, ce qu'elles permettent, l'ensemble des aspects concrets et matériels de la ville et de l'offre urbaine qui en résulte, les avantages/désavantages du lieu et les conséquences qui en découlent, soit les avantages/désavantages que procure celle-ci au plan fonctionnel, communicationnel, mais aussi esthétique. L'urbanité, comme manière de faire et de vivre la ville, et qui me paraît liée à la densité, à la proximité, à la mixité, comme l'ensemble des relations interpersonnelles qui existent ou se créent dans la ville à travers l'intermédiaire de l'art de vivre spécifique aux villes, l'ambiance spécifique urbaine (liberté, anonymat, convivialité, hasard). Dans ce contexte, le sujet vit plus sa



**L'enfant est tout de même le maillon le plus fragile de la chaîne biologique, en même temps qu'il en est l'avenir. C'est de la manière d'intégrer les enfants dans la société d'aujourd'hui que dépendra le fonctionnement du monde de demain.**

relation avec le milieu qu'il ressent (anonymat, hétérogénéité, contact, harmonie, cosmopolitisme, réseau, solitude, foule, chaos intensité). Ce n'est plus simplement une relation utilitaire avec la ville, mais une situation vécue dans un contexte urbain, ce rapport pouvant être qualifié comme relationnel avec la ville. Quant à la civilité, dimension plus sociopolitique, elle se définirait par la place occupée par un individu dans le groupe et par un ensemble de pratiques collectives et de codes de conduites partagées servant de support aux liens sociaux et permettant à chacun de trouver une place dans la société et de restaurer un sentiment d'appartenance à une même collectivité citadine. Ces trois dimensions, spatiale, sociale et sociopolitique «conditionnent» trois manières pour un individu quelconque d'être en «prise» avec la ville, de se l'approprier (Bochet et Racine, 2002; Bochet, 2008). Et déjà, d'une certaine manière, quoique très progressivement, l'enfant lui-même, en construction, trouvant dans la ville prise à son éducation.

## 2.2

### UN ENFANT NE SE CONSTRUIT PAS TOUT SEUL; IL SE CONSTRUIT TOUT DE MÊME

J'ai parlé d'éveil en relation avec les trois grandes prises que nous avons avec la ville, les aménités, l'urbanité, la civilité. Mais éveil à quoi d'ailleurs? Il semble d'abord évident qu'en ce qui concerne «l'enfant dans la ville», la première idée qui s'impose n'est pas d'abord d'ordre géographique ou urbanistique, même si cette dimension contextuelle en est une composante à ne pas oublier. Elle relève du fait que l'enfant ne peut se construire tout seul et qu'il faut le penser en relation avec ses parents, tout aussi concernés par le rapport de leur enfant à la ville.

Ce sont bien les parents qui vont l'aider à découvrir son milieu, son espace pour progressivement se l'approprier, processus qui contribue bien évidemment à sa construction. C'est vrai, écrit la psychanalyste Claude Halmos (2008) dans L'Autorité expliquée aux parents, pour l'apprentissage des règles de vie, mais c'est vrai aussi pour son développement physique et psychique, le franchissement par l'enfant de chacune des étapes de son développement ne se faisant pas «naturellement». Il suppose une intervention des parents, parce qu'à chaque étape, l'enfant découvre des plaisirs qu'il investit massivement, et parce que le passage à l'étape suivante suppose qu'il les abandonne. Or on sait que dans un premier temps, l'enfant refuse toujours à ce renoncement. Ses parents doivent donc, le moment venu,



**L'enfant ne peut se construire tout seul. Ce sont ses parents qui vont l'aider à découvrir son milieu, son espace pour progressivement se l'approprier, processus qui contribue bien évidemment à sa construction.**

le lui imposer. Comment? En posant à l'enfant une limite, ce que Françoise Dolto appelle «une castration». «Tu es trop grand pour ceci, pour cela, pour têter». Une frustration en découle certes, difficile, mais momentanée.

Propos de pédagogues ou de psychologues, mais dont les producteurs de ville, politiques, urbanistes, architectes, promoteurs, responsables de la voirie et des circulations, géographes critiques des travaux plus ou moins mal finis, devraient tenir compte en veillant à penser la ville dans cette perspective familiale, ce qui n'est pas souvent le cas. Mais suivons Françoise Dolto un peu plus loin: «Non pas renoncer à tous ses plaisirs», précise-t-elle, mais «les échanger contre d'autres, mieux adaptés».

Pour comprendre comment éduquer (donner la liberté), c'est-à-dire non pas enfermer dans l'amour, mais proposer des options parmi lesquelles l'enfant doit choisir, après avoir eu le temps de soupeser, évaluer, réfléchir, Toon Vandevelle (in Baegel, 2004) interroge l'évolution de notre société, et les repères en notre possession que nous pourrions offrir à nos enfants pour grandir. Or, dans la société individualiste dans laquelle nous sommes entrés, on a le sentiment que ces normes ne sont plus fixes, qu'il y a un problème au niveau de leur stabilité. Toon Vandevelle nous demande d'imaginer la situation d'un petit enfant. Pas un bébé, qui vit encore dans une symbiose avec son environnement, mais un jeune enfant. Pour lui ou pour elle, le monde est infiniment grand. Quand il se réveille, il y a une immensité de temps devant lui. Comment trouver son chemin dans cet espace-temps immense? La réponse est simple. Il lui faut une structuration externe pour faire face au désespoir, à ce gouffre, à cet abîme de possibilités. Et ce sont d'abord les parents, ensuite les éducateurs, qui devront fournir cette structuration externe. Ils devront aider à construire des routines, des endroits où l'enfant se sentira à l'aise, mais le besoin de repère, qu'il faut reconnaître, ne doit pas devenir le prétexte à une domination complète de l'enfant. Dès la naissance, l'enfant est un autre. Lui fournir des repères, ce n'est pas supprimer son altérité. L'enfant supporte bien aussi une certaine complexité. Autrement dit, s'il ne faut pas lui faire affronter l'abîme des possibilités infinies, il n'est pas nécessaire non plus de lui éviter une pluralité de repères.

En définitive, y aurait-il des plaisirs de ville, d'être en ville, de la découvrir, dès son plus jeune âge, mais aussi des limites invisibles dans la ville, comme dans cette garderie construite et conçue par Rodolphe Luscher à Lausanne, limites invisibles tissant la grande cohérence des lieux en interaction entre les enfants et les adultes, limites que les enfants apprennent précocement à respecter et/ou à mobiliser, à s'approprier, comme premier apprentissage de la pratique de la ville?



**Les parents puis les éducateurs qui devront l'aider à construire des routines, des endroits où l'enfant se sentira à l'aise, mais le besoin de repère, qu'il faut reconnaître, ne doit pas devenir le prétexte à une domination complète de l'enfant. Dès la naissance, l'enfant est un autre. Lui fournir des repères, ce n'est pas supprimer son altérité.**

Mais l'intérêt de la variable âge pour qui s'intéresse à l'espace vécu est justement que ce dernier n'est pas une donnée invariable tout au long de la vie. Il évolue avec l'âge. Jean Piaget et quelques autres en ont bien montré la progression chez l'enfant, depuis l'espace immédiat du nourrisson qui se confond presque avec le corps de sa mère jusqu'à celui plus large et plus élaboré du collégien qui découvre son village, son quartier, éventuellement de premiers voyages. Plus généralement, le cycle de l'espace vécu suit celui de la vie. Il se dilate de la petite enfance jusqu'à l'âge adulte. Là, il se diversifie et peut changer à plusieurs reprises. Puis il se rétracte avec la vieillesse, jusqu'à revenir à un cercle très réduit, jusqu'à la mort et à cette pendule des vieux de Jacques Brel «qui dit oui, qui dit non, je vous attends». Etant bien entendu que cette règle de portée universelle subit de nombreuses inflexions selon les civilisations, notre période postindustrielle assurant la promotion, y compris spatiale, d'une adolescence prolongée jusqu'au premier âge adulte, ainsi que celle des premières années de vieillesse dénommées «troisième âge».

Langage et discours de pédopsychologues constructivistes? Certes. Il reste que dans toutes les études que nous avons pu mener, et que d'autres que moi ont menées dans différents contextes, c'est bien de ce genre de discours dont nous nous nourrissons pour rendre compte des progrès de l'expérience urbaine enfantine, du sens qu'elle peut prendre, et singulièrement des bienfaits qu'il en retire. Il reste aussi qu'il nous appartient bien évidemment de penser la ville pour que cette évolution, ces échanges successifs soient possibles, plausibles, gratifiants et sans danger, ou sans autres dangers que ceux d'un apprentissage normal. Avec bien sûr un certain nombre d'étapes qui sont marquées dans l'espace urbain, ou plutôt en regard desquelles l'espace urbain, dans sa différenciation, son hétérogénéité, et sa complexité – autant de caractéristiques consubstantielles à l'idée de ville – avec ses séductions, mais aussi ses interdits, contribue, partiellement au moins, au développement de l'enfant.

Si l'enfant, comme l'écrit si bien Claude Halmos (2009) dans son dernier ouvrage *Grandir*, n'est pas «un adulte en miniature», mais «un être en développement qu'il fallait éduquer pour qu'il devienne civilisé», la construction de sa personnalité n'est pas étrangère à ce qu'il va vivre dans son milieu et donc pas étrangère non plus à la manière dont la ville est construite, s'est construite et continue de se construire.

Retenons cependant, quasi axiomatiquement, le fait que l'univers des enfants n'est pas celui des adultes. «Les enfants ne sont pas des adultes et ne réagissent pas à leur environnement comme le font les adultes. Ils doivent donc être observés comme des entités distinctes, mais, bien évidemment aussi, dans le contexte de leurs relations avec les adultes».

# 2.3

## UNE VILLE QUI N'EST PAS PENSÉE POUR L'ENFANT, MAIS DONT LE RÔLE CHANGE COMME CHANGENT LES PRATIQUES FAMILIALES ET LA SITUATION DE L'ENFANT

Mais parlons un peu de cette ville, cadre de vie dans lequel s'insère maintenant la vie de la majorité des enfants du monde. Traditionnellement, le géographe étudie les relations entre formes de vie et formes spatiales. Aujourd'hui, sa représentation des formes spatiales n'est plus simplement liée à ce que l'on trouve dans cet espace dit objectif, fut-ce l'objectivité de la carte, que l'on regarde et étudie de l'extérieur, mais à la manière dont il est vécu, perçu, représenté, imaginé, chargé de sens par ceux qui y inscrivent leur activité. Entre autres, les enfants et leurs parents. Qu'y trouvent-ils qui puisse satisfaire leurs besoins?

Reconnaissons d'abord avec cette grande amie des enfants qu'est la sociologue urbaine Marie-José Chombart de Lauwe (1977), qui, dans son ouvrage *L'enfant dans la ville: oublié, enjeu ou messenger?*, constate que «la plupart du temps, leur place dans la ville n'a pas été pensée, que leurs activités gênent les adultes, qu'ils sont gênés réciproquement dans leurs jeux (...). Les espaces qui sont, le cas échéant, prévus pour eux dans la ville, sont désignés d'avance et équipés sans qu'ils aient été consultés». L'auteure en tire les conséquences, en mettant en rapport la passivité créative croissante de cette catégorie sociale marginalisée avec, d'une part, un urbanisme pauvre en variété et en diversité, et avec, d'autre part, une structure sociale négligeant les enfants comme d'autres groupes sociaux «non productifs» d'ailleurs. Je la cite: «On se demande en effet si la formation des enfants dans des environnements les excluant, ou tout au moins ne leur laissant aucune possibilité d'agir sur le milieu, n'a pas sclérosé leurs capacités de création et n'est pas la cause de la passivité des habitants à l'égard de leur environnement et de la pauvreté des relations en urbanisme. On constate de plus en plus que l'oubli d'une catégorie sociale, celle des enfants, trahit un système de valeurs de la société: les catégories dites «non productives» sont faiblement discriminées, hormis dans le discours, alors que celles qui produisent les biens sont privilégiées. Prendre en compte la catégorie sociale «enfant» ne consiste pas seulement à introduire quelques équipements, quelques mesures ponctuelles, mais obligerait à une profonde réorganisation sociale.»

Chaque morceau d'espace dans la ville, chaque morceau d'espace vécu par l'enfant, est sans doute plus ou moins favorable

non seulement à sa sécurité (c'est une exigence de base que l'on commence à comprendre et à prendre en compte), mais peut-être aussi à son développement, au développement de son autonomie. La question de savoir quel est ou quel peut être le rôle de la ville devient plus pressante, encore qu'elle se complique évidemment dès que l'on songe au fait qu'aujourd'hui, hélas diront les uns, tant mieux diront les autres, les enfants ne sont plus ceux qu'ils étaient du temps de leurs parents. Les uns et les autres semblent avoir changé de paradigme. Le monde a donc changé. Notre monde social, mais aussi le monde dans lequel s'inscrit l'ensemble de nos relations sociales, pour l'essentiel aujourd'hui, le monde urbain et singulièrement tel qu'il est vécu par les enfants.

A cet égard, le témoignage de deux puéricultrices reproduit dans *Quels repères pour grandir* (Beague, 2004, pp. 14-19) est fort significatif des changements de contexte au cours des vingt dernières années, dont nous devons tenir compte dans notre réflexion. J'en reprends quelques éléments. Le premier registre évolutif des deux puéricultrices identifie et touche au respect et au rythme de vie. Avant, disent-elles, «les enfants avaient des journées avec des moments plus ou moins déterminés, comme la sieste, le bain, l'heure du coucher le soir, des moments seuls dans le jeu, seuls dans le parc, ou dans le salon. L'allaitement maternel et les biberons étaient souvent donnés à l'heure fixe. Aujourd'hui, le bébé est trimballé partout; il fera sa sieste coincé là où il se trouve. L'heure du coucher changera en fonction de la vie sociale des parents. Pourtant, on est conscient que le rythme, l'espace et le temps ont un rôle déterminant dans le développement de l'enfant». En ce qui concerne les activités par exemple, elles notent que «le parent avait avant plus de temps pour jouer avec son enfant, la famille des activités plus simples, telles qu'aller rendre visite aux grands-parents, faire des promenades, organiser un pique-nique». Ces dames ont l'impression qu'aujourd'hui les parents compensent en achetant de plus en plus de jeux, «parce qu'ils n'ont pas le temps de jouer avec lui. Dans beaucoup de familles, les parents courent beaucoup pour conduire les aînés à des activités parascolaires et le bébé doit suivre». Et d'ajouter: «Certains font même de la «sur-stimulation» et le mettent tout le temps en activité de peur qu'il ne s'ennuie».

Au chapitre des limites, au pouvoir du «non», de la discipline du «non», du «c'est comme ça», du «parce que», l'agressivité des enfants est réprimée et il est dès lors plus facile de maintenir les limites de façon permanente. Et de noter encore: «La limite aujourd'hui est plus flexible. Dans certaines familles, l'enfant est roi, tout lui est permis. Et dans d'autres, le non est expliqué avant d'être appliqué. A la crèche, ce sont des limites de collectivité qui sont appliquées en accord avec l'équipe. Actuellement, l'agressivité de l'enfant est reconnue sur le fond, pas dans la forme; cela fait partie d'une étape de son développement.

↓  
**Chaque morceau d'espace dans la ville, chaque morceau d'espace vécu par l'enfant, est sans doute plus ou moins favorable non seulement à sa sécurité, mais peut-être aussi à son développement, au développement de son autonomie.**

Pour les parents, ce n'est pas toujours facile à comprendre. Les limites sont plus difficiles maintenant parce que l'enfant est un sujet, mais il a une place plus juste».

Tout ceci semble vrai et plausible. Mais peut-être plus importantes sont les remarques portant sur quelques repères de valeurs fondamentales dans notre société occidentale. Le fait qu'avant, il était «plus courant que les enfants qui fréquentaient la crèche aient un papa et une maman vivant ensemble. Et des grands-parents, tantines et autres tontons qui à l'occasion venaient chercher ou conduire l'enfant à la crèche». On assiste aujourd'hui à un changement à ce niveau-là. Et nos puéricultrices d'évoquer successivement l'évolution de la famille, «parfois monoparentale, reconstituée ou divorcée. Certains enfants connaîtront déjà une séparation avant l'école maternelle», le congé parental, le passage d'une éducation stricte et autoritaire à une forme d'éducation «plus libérale où le questionnement, la recherche d'identité, et le lâcher prise laissent place à une création plus personnelle de modèles individuels», le fait que «la compétitivité et la performance sont devenues des valeurs derrière lesquelles les parents se réfugient pour garder une place dans le monde de travail», le temps consacré au travail qui empiète sur celui consacré aux enfants, le constat enfin que «les différentes tendances éducatives sont parfois dénuées de repères et l'on aurait presque envie d'une recette-miracle».

Quels sont donc les repères pour grandir? La question se repose évidemment pour les enfants à peine plus âgés, à l'école maternelle. Et le même ouvrage ne manque pas d'attirer notre attention sur l'évolution contextuelle que nous vivons, invitant cette fois, au-delà du partenariat enfant-parents, implicitement évoqué à propos des enfants à la crèche, à un «partenariat parents-enseignants». Les rythmes, encore une fois ont changé. Fini le temps où les enfants se passionnaient longtemps pour une même activité, jeu de société, promenade, lecture, l'adulte à son côté, pour jouer, pour apprendre, il aidait l'enfant à comprendre et partageait avec nous, disent-elles, le rôle d'éducateur.

Maintenant, les activités ne peuvent être longues, les enfants ne suivant plus. «Ils ont continuellement envie de changer d'activité. A la moindre difficulté, ils arrêtent et changent de jeu», remarque l'institutrice. Il en va de même pour les repères quotidiens et temporels. «L'enfant est constamment inscrit à des activités de peur de le laisser sans rien faire: néerlandais, musique, tennis, danse, la liste est longue...» L'enfant doit «avoir tous les atouts, toutes les chances pour réussir dans la vie. Il faut qu'il soit un battant. Et parfois plusieurs personnes différentes sur la semaine s'occupent de l'enfant après l'école. Pour les activités parascolaires, il doit à nouveau s'adapter à d'autres personnes, écouter d'autres consignes, être attentif». Pas étonnant qu'il soit fatigué, irritable. Et les parents complètement démunis. Blackboulés. Malgré l'information tellement plus accessible. «Cette génération de jeunes parents a déjà connu les premières

séparations au sein de la famille, la crise économique, les sollicitations extérieures comme le confort, le bien-être, les loisirs. Et culpabilisent. Et l'enfant est élevé comme un roi, à qui il faut tout, tout de suite».

Quant à la ville, du moins la ville telle que vécue alors par les enfants, est-elle encore ce qu'elle était pour eux, qui osaient la parcourir en toute sécurité, visiter les commerçants, être en contact avec une variété d'interlocuteurs de tous âges, et découvrir progressivement leur autonomie? Ou bien s'est-elle transformée en une succession d'espaces homogènes, unidimensionnels sous la loi du modernisme, «chaque chose à chaque place, une place pour chaque chose», suppression de la rue, de la métrique piétonne, de la vie et des commerces dits de quartier, de tout ce qui signifiait la rencontre, l'hétérogénéité, et par dessus tout, domination de l'espace machine (chaque fois que la machine a priorité sur la personne humaine, les routes, les voies, les rues, les parkings, les places occupées par les seules voitures, sur l'espace piéton et aujourd'hui, sur ce que l'on a commencé à baptiser «espace-rencontre» où les voitures sont restreintes au 20 km/h Il n'en existe que deux à Lausanne. C'est dans ce contexte qu'il faut penser aujourd'hui les relations entre la ville et l'enfance. La question de l'aménagement des places de jeux paraît à cet égard significative des manières de penser actuelles (Racine, 2004).

C'est bien en regard de ce contexte que Françoise Dolto a imaginé des lieux d'accueil parents-enfants du type «maisons d'accueil», non plus des lieux de garde, mais des lieux d'éveil et d'encadrement aussi par rapport à d'autres enfants, lieux de rencontre privilégiés pour enfants tout petits accompagnés de leurs repères d'identité que sont le ou les parents. Il vaut la peine d'en redire la définition «programmétique» telle que le psychologue Jacques Ravedovitz la précise dans *Quels repères pour grandir*: «Des lieux qui s'adressent aux enfants de 0 à 4 ans. Accompagnés d'un adulte qui leur est proche. Lieux de loisirs et de détente, où pères, mères, grands-parents, gardiennes, peuvent passer un moment ou quelques heures, autant de fois qu'ils le souhaitent avec ces enfants qui les occupent et parfois les préoccupent. Lieux multiples de prévention, de rencontre, de jeux, de parole». «Lieux de sociabilité précoce, ouverts aux petits et à leurs parents, pour le loisir et la détente», ajoutait Françoise Dolto. Et le même psychologue de nous y promener à travers quelques tableaux qui construisent bien l'impression que l'on peut en avoir et déjà quelques leçons à en tirer (Beague, pp. 21-25).

Des lieux en effet où, «entre besoin de réconfort et besoin d'exploration», l'on peut s'interroger et trouver ses propres réponses, lieux de transmission et non d'éducation, d'une pratique à plusieurs, lieux de vie où l'offre est chaque fois recommencée et singulière. Lieux où on offre «un temps, un espace, des partenaires citoyens formés» aimait également dire Françoise

↓  
**Est-ce que la ville est encore ce qu'elle était pour les enfants, qui osaient la parcourir en toute sécurité, visiter les commerçants, être en contact avec une variété d'interlocuteurs de tous âges, et découvrir progressivement leur autonomie? Ou bien s'est-elle transformée en une succession d'espaces homogènes, unidimensionnels sous la loi du modernisme?**

Dolto, l'occasion unique de «gérer le rapport à l'autre, de gérer sa liberté». Et d'apprendre l'essentiel, à choisir ses contraintes. L'accueillant n'étant pas là pour dire comment gérer leur quotidien, mais pour les soutenir dans leur propre créativité face à des enfants qui attendent simplement des adultes des réponses cohérentes aux questions qu'ils posent de façon muette à tous leurs comportements. Apprendre à assumer un certain nombre de responsabilités, à devoir donner une structure, des repères.... La capacité d'entrer en relation à l'heure où, justement, les valeurs relationnelles ont remplacé le mérite individuel comme principe de légitimité dominant. Normes et valeurs se nouant au quotidien.

De fait, les choses ne sont pas toujours simples dès qu'il s'agit de préciser plus avant les perspectives et le contexte institutionnel de ces lieux d'accueil. Un exemple tout récent en illustre la complexité: les débats suscités par la question de la garde des enfants. Ainsi de l'idée de créer des «jardins d'éveil pour les 2-3 ans» lancée, à l'été 2008, par la députée (UMP) Michèle Tabarot et légitimée par cette remarque: «Il est rapporté des cas d'enfants qui s'ennuient dans les crèches qui, comparativement à l'école maternelle, proposent plus de jeux libres, écrivait-elle dans un rapport sur la petite enfance. Inversement, si l'école maternelle propose davantage d'activités pédagogiques, elle sait moins bien gérer les temps d'attente.» Michèle Tabarot proposait donc de créer une structure intermédiaire entre la crèche et l'école maternelle. L'idée a été reprise par la secrétaire d'Etat chargée de la famille, qui compte ouvrir 8000 places en jardins d'éveil d'ici à la fin du quinquennat, en 2012. «Ces structures sont beaucoup plus adaptées qu'une préscolarisation, car les enfants de 2 ans ont besoin d'un accompagnement plus personnalisé», estime-t-elle.

Mais attention! Alors que l'école maternelle, qui accueille déjà certains enfants de 2 ans, est gratuite, les jardins d'éveil seront payants: la participation des parents variera en fonction de leurs revenus, comme dans les crèches. Du coup, pour le principal syndicat du primaire, le gouvernement souhaite substituer à l'école maternelle «une garderie beaucoup plus coûteuse pour les familles». Les professionnels de la petite enfance sont, eux aussi, sceptiques. «Douze enfants par adulte, c'est 50% d'enfants en plus par rapport à la crèche, ce n'est pas rien!», soulignera Christine Accolas-Bellec, déléguée nationale de la Fédération nationale des éducateurs de jeunes enfants. Comment, dans ces conditions, prendre le temps de développer l'apprentissage du langage? Nombre d'éducateurs comprennent mal le principe même de la création des jardins d'éveil. «Pourquoi créer des structures spéciales pour les 2-3 ans?», poursuit Christine Accolas-Bellec, cela les obligera à passer de la crèche au jardin d'éveil, puis du jardin d'éveil à la maternelle, alors qu'ils pourraient tout simplement passer de la crèche à la maternelle. A cet âge-là, les séparations demandent un inves-

tissement énorme, mieux vaut éviter les ruptures inutiles».

Dans une pétition nationale baptisée «Pas de bébés à la consigne!», qui a déjà recueilli 13'000 signatures, plusieurs organisations de la petite enfance dénoncent une dégradation des conditions d'accueil. La Mairie de Paris, elle, a déjà annoncé qu'elle préférerait poursuivre sa politique «volontariste» d'ouverture de crèches plutôt que de créer des jardins d'éveil. «Ce nouveau dispositif destiné avant toute chose à augmenter les capacités de «garde» au moindre coût va dégrader la qualité de l'accueil des enfants de 0 à 3 ans», estiment les adjoints à l'école et à la petite enfance.

On comprendra notre perplexité. La solution, gouvernementale, dont le pouvoir, en la personne de la secrétaire d'Etat à la famille, était très fier, en la qualifiant de particulièrement innovante, du cycle passant par les crèches, les jardins d'éveil et les maternelles, serait donc l'expression d'une politique de droite, productiviste et ségrégative, au bénéfice des gens de biens, ayant du bien, avec des risques en termes d'apprentissage du langage, liés à un encadrement insuffisant, alors que le passage direct de la crèche à la maternelle, favorisée par la Mairie socialiste de Paris, serait une politique de gauche. C'est toujours assez difficile comme en ce qui concerne le logement. Faut-il subventionner la pierre ou la personne? Premier choix dit de droite, second choix dit de gauche, Lausanne, bien vaudoise, a choisi le juste milieu. Mais quel est le juste milieu pour la petite enfance? Difficile à dire! On a dit et redit aujourd'hui l'importance pour l'enfant d'avoir plusieurs personnes autour de lui. Et de lui permettre s'il a des problèmes avec l'une de se tourner vers une autre. On a dit et redit l'importance, «la magie» (A. Jaccard in Beague, 2004) de la rencontre, l'importance du «nous», de l'immersion dans une complexité, le must aujourd'hui - dans notre nouvelle modernité - de la réalisation de soi, de l'épanouissement. Dans la famille, comme tout autour, l'enfant aujourd'hui est vite pris dans cet objectif social généralisé dont on peut dire qu'il est devenu sans doute l'objectif de la modernité, mais qui ne se conçoit plus sans le corollaire nécessaire du contexte complexe et hétérogène dans lequel il s'inscrit, l'existence de lois, de règles, de limites, invisibles peut-être, mais qu'il faut apprendre à reconnaître et respecter pour ne pas être rejeté, la responsabilité de soi et des autres, la nécessité de se conformer à une norme qui va permettre le vivre ensemble, découvrir éventuellement, grâce à l'apport de l'adulte, ces activités sublimatoires (ces centres d'intérêts) qui permettent d'abandonner les bêtises (les pulsions immédiates, au profit de la vie du groupe), voire les rituels des étapes que nous vivons dans l'espace et le temps. Et qui vont devenir si importants dans la vie. Si importants dans la vie rurale, si importants aussi dans cette vie urbaine qui est manifestement l'horizon indépassable de nos enfants et petits enfants.

## 2.4

### PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DE LA VILLE CHEZ LES ENFANTS: UNE GÉOGRAPHIE VÉCUE DES ESPACES DE L'ENFANT URBAIN

Nous avons mentionné la difficulté de parler des enfants puisqu'ils ne peuvent prendre la parole. Les choses cependant commencent à changer. A force, et grâce au travail de nouveaux types de spécialistes, on a tout de même pu savoir quelque chose de ce qui se passe dans leur tête. Un seul exemple: l'importance et l'étonnante précocité chez les enfants, révélée par la psychopédagogue et architecte Kyriaki Tsoukala (2001) dans son livre *Les Territoires urbains de l'enfant*, du discours que nous pourrions qualifier d'utopique. L'importance du rêve. Et ils rêvent de choses parfois très significatives. Un seul exemple: en regard des préoccupations prioritaires entre toutes chez les parents, pour la sécurité routière et non routière, s'exprimant par l'évocation des besoins en passages cloutés, souterrains et supérieurs - en d'autres termes éviter toutes les traversées - de trottoirs, de pistes cyclables et de feux de signalisation, de modération du trafic, d'éclairage de proximité des maisons pour la surveillance mutuelle, l'évocation de trains transparents conduisant directement de la chambre à coucher à la salle de classe, des métros souterrains à grande vitesse ou des astronefs les faisant voler jusqu'à l'école. Ou encore ces rêves de piscine et de pays de cocagne à la place des routes et des feux. Mais aussi, de manière récurrente, le besoin d'éléments linéaires (les lignes entre l'asphalte et le pavé, les différences de niveau, les chemins surélevés ou de traverse), de surfaces colorées, de petits poteaux, de bancs, de magasins, de terrains de jeu, d'eau, de glace, de neige, en d'autres termes d'éléments incitant au mouvement et au jeu; mais leur crainte récurrente aussi, une évocation ambivalente du moins, des animaux, des autres enfants et des adultes.

Il s'agit non plus de l'espace objectif, excentré, celui de la carte, ou celui de l'architecte, de l'urbaniste, de l'ingénieur, mais de l'espace subjectif, égocentré, centré sur le moi, où le sujet, ici maintenant, est au centre du monde, et l'explore ou le pratique progressivement en traversant toute une série de coquilles plus ou moins lointaines et plus ou moins fréquemment traversées. C'est l'espace que les cartes mentales nous aident à reconstituer. Difficile dans le cas de l'enfance, impossible dans celui de la petite enfance. Mais dès les 9 ou 10 ans, les essais de recueil de l'information sont assez révélateurs, compte tenu évidemment de toute une série de biais liés d'abord aux compétences

de l'enfant en matière de restitution d'une image par le dessin. Sur les grands nombres cependant, un certain nombre de régularités ont été découvertes et confirmées par la multiplication des études.

Un facteur qui influence la construction de cette image de la ville est l'activité de l'enfant dans son espace. L'usage des parties de l'espace par les enfants détermine les choix qui se font au niveau mental en vue du passage de la conception à la représentation topographique de cet espace.

L'espace de l'enfant est fait de toutes sortes de lieux renvoyant à toutes sortes de situations, c'est-à-dire de moments de vie, de partage et d'échanges, avec les parents d'abord, mais d'autres aussi. Mini-crèche, maison de la petite enfance, halte-garderie, lieux multiples qui sont les lieux de la ville, mais aussi, possiblement et on en parle évidemment dès que l'on commence à s'inquiéter du devenir de nos enfants, qu'on envoie si vite chez les «pédopsys», lieux de prévention, de rencontre, de jeu, de parole, lieux de sociabilité précoce ouverts aux petits et à leurs parents, pour le loisir et la détente.

Mais si j'en crois le pédagogue et didacticien fribourgeois Pierre Philippe Bugnard (2004), si la cour de récréation est aujourd'hui (du point de vue du géographe, mais sans doute aussi de l'ethnologue) un espace de circulation d'une culture enfantine et un lieu de socialisation entre élèves, pour les enseignants, elle est surtout un lieu à surveiller pour éviter les violences et les accidents. Son rôle pour les enfants et sa représentation par les adultes s'inscrivent-ils dans la longue durée, ou peut-on repérer des mutations qui suivent l'évolution de la représentation de l'enfance et la transformation du statut des enfants dans notre société? On le sait, on l'a vu, la plupart de ces lieux d'accueil de la petite enfance tendent heureusement à passer d'une conception de lieux de garde qu'ils étaient jusqu'aux années 1970 (les garderies) à des lieux d'abord conçus comme des lieux d'accueil, donc d'éveil et d'encadrement, transformation qui ne s'est pas faite par hasard et qui est tout à la fois symptôme et réponse d'une évolution paradigmatique propre à la deuxième modernité, voire à la postmodernité, visant à ce que les enfants se réalisent à travers l'individualisme relationnel, s'affirmant tout à la fois en tant qu'individu autonome, mais ce essentiellement à travers le relationnel, l'idée force étant de reconnaître l'enfant à la fois comme sujet, donc un enfant doué de liberté, d'autonomie par rapport à l'adulte, mais à l'investir comme support privilégié pour l'expressivité des adultes. C'est-à-dire que l'enfant devient aussi dans cet objectif de réalisation de soi, un moyen pour les parents et pour les adultes de se réaliser. Position que le sociologue Gérard Neyrand (in Beague, 2004) qualifie de «miroir narcissique, peu compatible avec une position d'autorité nécessaire à l'acte éducatif, puisque l'enfant, en tant qu'être immature a besoin d'être éduqué».

↓  
**Un facteur qui influence la construction de cette image de la ville est l'activité de l'enfant dans son espace.**

Regardons un instant d'autres sociétés. On pourrait dire parfois qu'ici, il y a peut-être trop d'éducation, trop de règles qui accompagnent nos enfants. Dans toutes les sociétés traditionnelles, les enfants sont éduqués par plusieurs personnes. Les parents, grands-parents, oncles, tantes, frères, sœurs. L'éducation se fait dans un univers social riche et diversifié. On pourrait dire que notre société, avec les ménages nucléaires, va en sens unique, Et c'est vrai à plusieurs niveaux. Nos enfants vivent la plupart du temps en contact avec des adultes. Allez voir en Afrique. Là, les enfants vivent avec des enfants. Quant à la pratique de la rue par les enfants cubains, elle m'a toujours semblé exemplaire, qu'elle soit encadrée ou non.

Sans aller si loin, cet ensemble de réflexions me fait retrouver une idée force de Kaj Noschis, spécialiste en psychologie de l'environnement construit, qui, lors de ce colloque de 1999 sur «l'enfant et la ville», s'est efforcé de nous convaincre, et sa conviction recoupait d'ailleurs la mienne, de l'intérêt de la présence de l'enfant dans la ville, et voulant que les représentations de la ville par l'enfant, et singulièrement de l'intérêt de la ville pour lui, réside, comme pour nous, dans l'apprentissage d'une liberté. Non pas celle qui lui permettrait de «s'ébattre en liberté» dans un espace protégé, mais celle qui lui permettrait d'être «capable de circuler, d'observer, d'imiter, de jouer, de courir, d'aider, de rire et aussi de se faire réprimander, punir, renvoyer, mais d'une manière qui conforte son rôle d'acteur urbain». Et d'évoquer, après avoir rappelé l'importance de cette présence de l'enfant dans la ville non seulement pour l'enfant lui-même, mais pour nous adultes, les grandes villes du Sud de l'Europe comme celles d'Asie, d'Amérique du Sud et d'Afrique, où l'enfant, des centaines, voire des centaines de milliers d'enfants, est et sont constamment dans la rue, une rue où il est impossible d'avancer sans s'appuyer ou se confronter aux autres (cf. enfants de La Havane).

Et de stigmatiser une ségrégation de fait qui fait perdre l'essence même de la ville et la capacité de cette dernière de nous façonner, de nous faire prendre conscience de notre spécificité, de notre différence en même temps que de notre pluralité et de notre nécessaire confrontation à l'altérité environnementale et sociale. Il s'agissait bien pour lui «de définir les conditions pour que l'enfant ait la possibilité d'étendre progressivement sa connaissance et sa confiance dans l'environnement qui l'entoure», un environnement qui serait celui de notre monde actuel et non un endroit à l'abri des dangers, un paradis pour enfant, un lieu de socialisation véritable, où se faire des coins certes, mais aussi imiter les adultes, les deux fonctions des espaces de jeu. De là, sa vision d'espaces de jeux «qui fonctionnent comme lieu du quartier et de la ville, où l'enfant puisse sentir que son aire correspond au bistrot, à la place du quartier, etc., bref, au monde de l'adulte», lieux non pas isolés, mais intégrés au quartier. Sans entrer ici dans son discours psychologique sur l'inté-



**Allez voir en Afrique. Là, les enfants vivent avec des enfants. Quant à la pratique de la rue par les enfants cubains, elle m'a toujours semblé exemplaire, qu'elle soit encadrée ou non.**

rêt de cette intégration, et du brassage des générations dans la vie quotidienne, non seulement pour l'enfant, mais également pour «l'enfant intérieur de l'adulte», et la possibilité de cette rencontre avec l'enfant d'alimenter projectivement le dialogue avec nous-mêmes, je retiendrai sa conclusion en faveur d'un effort visant à rendre toute la ville accessible à l'enfant, en lieu et place de lui réserver des aires naturelles, «la ville devenant lieu de développement et de construction pour l'enfant, et, pour l'adulte, lieu de confrontation avec l'ensemble de ses facettes, dont l'enfant est l'une des plus importantes, dans la mesure où elle recouvre son potentiel de développement et l'espoir d'un devenir».

Je pense souvent personnellement à cette remarque de P. Sansot (1971) dans sa Poétique de la ville à propos de Gavroche, le gamin et l'insurgé parisien. Le sociologue ne nous invite-t-il pas carrément à oublier la thématique qui associe l'enfantement, la maternité, la tendresse et la terre en écrivant: «Gavroche, le gamin et l'insurgé parisien, est porté par le sol de la rue. Il ne le trouve pas trop dur à son gré. Le pavé lui est co-naturel, il en connaît les ruses et les complicités, en quoi il étonne les autres hommes, ceux qui ne vivent pas dans la rue et ne procèdent pas d'elle. Sur ce pavé, il connaît l'ivresse et la sécurité. Il le prolonge, il accepte, de bon cœur, d'y mourir et de revenir lui, sans jamais rêver d'une campagne, molle et abandonnée, qui lui aurait été refusée par le sort».

Reste cependant qu'on ne peut échapper, au terme de ces considérations générales, aux interrogations sur la sécurité propres à ces journées de prévention des accidents de la petite enfance. J'en dirai quelques mots tout de même, toujours en amont des discussions plus pointues à venir et en restant dans ma perspective d'une réflexion plus générale sur les rapports entre l'enfant et la ville. Le principal résultat que j'ai pu moi-même tirer de la première grande étude que j'ai eu l'occasion de diriger, qui portait sur le chemin de l'école et la ville, grâce à des interviews ciblés dans quatre écoles lucernaises conduits par une de mes mémorantes, Béatrice Kaelin (1992), aurait confirmé l'ensemble de ces propos. L'étude montre bien en effet, outre l'importance considérable que les enfants portaient à l'espace construit, et plus encore ceux qui sont domiciliés en centre-ville que ceux habitant en périphérie, l'importance qu'ils accordaient à la dimension relationnelle liée au cheminement vers l'école. En réponse à la question: «Existe-t-il des endroits que tu aimes particulièrement bien? Si oui, pourquoi?», la caractéristique la plus appréciée par les enfants était bien la possibilité de rencontres et d'échanges sur le chemin de l'école. Quoique venant en second rang, l'environnement naturel (le bois et le ruisseau qu'ils pouvaient longer, les petits prés fleuris et les arbres) était deux fois moins évoqué. Largement évoquée enfin, mais en troisième lieu, la possibilité de pouvoir jouer, soit dans la cour de récréation, soit sur le chemin qui y conduisait. Suivait alors la



**Faire un effort visant à rendre toute la ville accessible à l'enfant, en lieu et place de lui réserver des aires naturelles.**

référence à la sécurité routière ou non routière et au rôle de la proximité. Ceci étant, il nous avait semblé démontrer qu'aussi bien les enfants que leurs parents acceptaient facilement un chemin plus long à condition qu'il soit sûr (en termes de sécurité routière et non routière) et attractif d'une part, que les espaces conçus expressément pour les enfants, souvent isolés du monde des adultes, devraient être remplacés ou complétés par des endroits accueillant des personnes de toutes catégories d'âge et de tous horizons, grâce auxquels seraient possibles des échanges et des apprentissages mutuels. Tel était l'essentiel des conclusions de son étude.

Le chemin qui va à l'école comme lieu majeur de l'expérience urbaine! Un espace de transition s'il en est qui nous incite évidemment à revenir à cette idée force d'une ville où le jeu serait présent partout, à revenir à une experte, Anne Baldassari, qui regrettait dans son rapport que, jusqu'alors (on était en 1983), les espaces de l'enfance aient été analysés essentiellement «comme habitation des enveloppes architecturales, qu'elles soient programmées en fonction des besoins supposés des enfants (application terme à terme des analyses de Piaget par stades de développement et tranches d'âge) ou coproduites au cours d'animation d'auto-construction visant à définir les formes matrices du bon espace pour l'enfant», plutôt que de s'appuyer sur la notion de «pratiques d'espaces» qui, de fait «constituent la trame de leurs rapports à l'environnement, mais également, de leurs relations».

Comment ne pas évoquer dès lors, avec le même auteur qui le donne en exemple, le mythe de la cabane? Combien de fois avons-nous entendu dire que les enfants les ont construites, certes, avec passion, voire quatre ou cinq dans leur enfance, mais jamais pour y aller ou y rester? Une fois réalisée, elle devient sans intérêt. Que dire aujourd'hui des cabanes fournies directement, en matière plastique, que les parents installent eux-mêmes dans le jardin en une demi-heure. La cabane, comme non pratique de l'espace par l'enfant.

Autant dire qu'il serait dommage d'organiser le monde propre des enfants, «leur propre monde», à l'abri des adultes. Encore qu'il faille veiller à ce que cela ne se fasse pas n'importe comment, le titre de notre colloque nous le rappelle avec force.

## 2.5

### DE L'ENFANT DANS LA VILLE À L'ENFANT INTÉRIEUR DE L'ADULTE

J'ai déjà évoqué la pensée de Kaj Noschis. Je me permets encore de la mobiliser à travers l'évocation d'un article de 1992, aussi remarquable que remarqué dans *Architecture et Comportement*, évoquant «l'enfant intérieur dans la ville». A la question «qui est cet enfant?», il répond en effet (c'est bien une idée de psy, me direz-vous, mais elle me paraît aussi essentielle que productrice): «C'est le côté enfantin de l'adulte qui profite de la ville - celui qui roule dans sa voiture au centre-ville, celui qui se rend d'un rendez-vous à l'autre, celui qui achète les objets multiformes et multicolores exposés dans les vitrines». Mais c'est aussi, en même temps, ce qu'il appelle «l'enfant en chair et en os» qui ne peut pas se promener en ville sans risquer d'être renversé par une voiture et de toutes façons isolé dans des espaces «ad hoc».

Son texte en fait propose une réflexion sur l'enfant intérieur de l'adulte, et sur les conditions d'une appropriation de la ville qui permette un dialogue entre adultes et enfants en chair et en os. Et de bien montrer que, même si, lors des premiers contacts, l'enfant est tout naturellement fasciné par la ville, l'adulte qui aujourd'hui façonne la ville le fait en bonne partie «contre» l'enfant en chair et en os. Or, l'adulte ne se donne plus aujourd'hui les conditions lui permettant de maintenir un dialogue continu avec l'enfant en chair et en os. Les deux enfants ne sont plus en contact, leur rapport au monde ne coïncide pas. L'enfant dans l'adulte est un enfant rigide qui se manifeste dans la façon dont nous (adultes) construisons la ville et nous y conduisons. L'enfant en chair et en os en fait les frais, la ville devient pour lui un ensemble de dangers et une expérience d'isolement. Et ce, singulièrement dans nos villes européennes.

Et l'auteur de reprendre, en les résumant, quelques caractéristiques liées à l'évolution de notre société industrielle avancée, caractéristiques significatives à cet égard, la généralisation, dans les régions urbaines, de la séparation entre lieu de travail et lieu d'habitat, le déplacement des commerces et des loisirs vers de grands centres concentrés en périphérie ou au centre-ville, la généralisation des moyens de transports privés - voitures individuelles et motos - aux dépens des déplacements piétonniers et des moyens de transports publics, l'uniformisation croissante des horaires de travail salarié. Je le cite: «Dans ce contexte, lorsque la rencontre avec l'enfant en chair et en os devient exceptionnelle au lieu d'être banale et continue, l'enfant

↓  
**L'enfant dans l'adulte est un enfant rigide qui se manifeste dans la façon dont nous (adultes) construisons la ville et nous y conduisons.**

«dérange». Il y a encore soixante ans, la situation était très différente dans les villes. Les enfants «grouillaient» dans les rues, la vie de quartier était une réalité tangible et constitutive même des grandes villes». Kaj Noschis ne veut certes pas brosser un tableau idyllique de la vie dans les grandes villes de l'époque où il ne faisait pas bon vivre pour une grande partie de la population. Il dit uniquement rappeler que le «brassage des générations» dans la vie quotidienne fut la règle au cours des siècles et que ce n'est que depuis quelques décennies que nous assistons à une ségrégation de plus en plus marquée des groupes selon leur âge. «Tant que les gens habitaient et travaillaient dans le même quartier, qu'ils y faisaient leurs courses et qu'ils y passaient une partie de leur temps de loisirs, ils alimentaient également les différents âges en eux-mêmes grâce au contact avec des personnes d'âge varié. Il y a trois conséquences majeures de cette rigidité de l'enfant dans l'adulte d'aujourd'hui et de ses manifestations. Il les examine tour à tour en examinant les conséquences tant sociales et psychologiques qu'urbanistiques».

D'abord, la voiture, jouet de l'enfant capricieux dans l'adulte, viennent ensuite les déplacements en ville comme «temps perdu», plus gravement en perspective, une planification des villes réalisée pour l'enfant capricieux dans l'adulte plutôt que pour l'enfant en chair et en os. Et d'en venir enfin à la réalité des dangers de la ville. En commençant par montrer qu'«aujourd'hui la grande ville est, dans son ensemble perçue par les parents comme dangereuse pour les déplacements des enfants alors que le développement même de l'enfant nécessite une extension du territoire dans lequel il peut se déplacer, des lieux qu'il peut s'approprier». Les voitures d'une part, et l'absence de coveillance d'autre part sont ressentis dès lors par l'auteur comme les obstacles principaux à cette appropriation de la ville par l'enfant. Avec des situations totalement paradoxales, le fait par, exemple, que, si la plupart des parents ou responsables d'enfants inculquent aux enfants une peur des voitures (la peur de l'accident paraît présent à l'esprit de l'adulte), ces mêmes adultes ne semblent pas trop y prêter attention une fois qu'ils sont eux-mêmes au volant d'une voiture (là l'enfant paraît lointain). D'ailleurs, l'attitude des adultes est d'apprendre à l'enfant à faire attention, beaucoup plus que de limiter la circulation des voitures. Partout où les voitures circulent librement, les parents veillent à limiter la circulation des enfants et ils sont les premiers à approuver leur confinement dans des espaces ad hoc. L'enfant vit dans son appartement et il est ensuite accompagné à l'école et à la place du jeu. Lorsqu'il atteint l'âge de se déplacer seul, c'est encore pour se rendre d'un espace confiné à un autre. Dans les quartiers où il n'y a pas de terrains de jeux ou de préaux d'école accessibles, il doit se tenir au pied de son immeuble – là encore, avec des copains peut-être, mais isolé de la vie des adultes (partis pour la journée). Tous les déplace-



**Tous les déplacements des enfants en ville sont considérés du point de vue de leur nécessité pour se rendre d'un endroit à un autre et la ville n'a que rarement pour le jeune enfant le statut d'un contexte de découvertes, d'exploration et d'appropriation par ses propres moyens pendant la journée.**



**L'attitude des adultes est d'apprendre à l'enfant à faire attention, beaucoup plus que de limiter la circulation des voitures. Partout où les voitures circulent librement, les parents veillent à limiter la circulation des enfants et ils sont les premiers à approuver leur confinement dans des espaces ad hoc.**

ments des enfants en ville sont considérés du point de vue de leur nécessité pour se rendre d'un endroit à un autre et la ville n'a que rarement pour le jeune enfant le statut d'un contexte de découvertes, d'exploration et d'appropriation par ses propres moyens pendant la journée. Pourtant la ville – dans la mesure où l'on y trouve des commerces, des artisans et des ateliers – est certainement un lieu très propice à l'éveil et au développement de l'enfant. Elle pourrait être pour lui un terrain de jeu fascinant. Il y aurait en plus la possibilité de multiples contacts avec le monde des adultes. Si les voitures sont un des obstacles à cette extension du terrain de jeu à la ville elle-même, un autre est celui de ses dimensions et de son échelle.

Le diagnostic est clair. L'auteur le qualifie par l'expression «manque de coveillance». La demande spontanée de l'enfant, conforme à son développement, est de pouvoir circuler et s'approprier à son propre rythme les événements de sa ville. L'enfant sait qu'il va un jour entrer dans le monde des adultes et il s'en réjouit. Pour ce faire, il doit faire siens les événements du monde des adultes auxquels il s'intéresse spontanément, mais qui lui apparaissent tout d'abord incompréhensibles et inatteignables. L'enfant va rejouer ces événements – car le jeu est son mode d'appropriation – à une échelle où ils prennent un sens individuel pour lui, de façon à sentir qu'il a une prise sur eux. Or, le rôle de l'environnement est de proposer de tels événements et, dans une ville, ceux-ci se produisent en grand nombre. En somme, si l'enfant, en se déplaçant dans son environnement proche, a l'occasion de côtoyer artisans, commerces, bureaux, cafés, etc., qui forment le cadre et le contenu de sa vie d'adulte, il aura aussi l'occasion de se les approprier, d'en approcher le mystère. Cela suppose que les parents soient d'accord de laisser l'enfant explorer la ville avec ses copains (Noschis, 1990).

Est-ce encore possible dans les villes d'aujourd'hui? Lorsque la ville est énorme, lorsqu'il n'y a plus de vie de quartier, ni de présence continue et régulière des habitants, les parents sont seuls à connaître et surveiller l'enfant. Dans ces conditions, comment ne pas s'inquiéter lorsque l'enfant n'est pas dans un lieu sûr ou à proximité immédiate de son logement? C'est ici que l'accès à la ville est très important pour l'enfant. Cela demande que les parents sentent qu'il y a toujours quelqu'un pour rappeler l'enfant et intervenir si une situation devient physiquement dangereuse pour lui. Si, par ailleurs, le danger physique représenté par les voitures était éliminé, il y aurait certainement la possibilité de remuer, avec les moyens de communication d'aujourd'hui, une coveillance remise au profit du jour et permettant à l'enfant en âge scolaire d'étendre facilement son appropriation de la ville. On pourrait imaginer que les enfants circulent avec des «détecteurs» signalant leurs déplacements dans la ville aux parents ou à des personnes responsables; qu'ils aient la possibilité – en des endroits donnés ou partout – de communiquer avec le «détecteur» des parents.

En dernière analyse, je ne peux faire mieux ici, dans la perspective de ce qui va suivre, que d'emprunter la conclusion même de Kaj Noschis après qu'il a, à plusieurs reprises, souligné l'importance pour l'adulte du dialogue avec l'enfant en chair et en os. Je le cite: «Je pense que des rencontres plus fréquentes entre adultes et enfants pourraient avoir des conséquences importantes sur les priorités lorsqu'il est question d'aménagement des villes. Il faudrait pour cela que ni la voiture, ni la ségrégation des usagers aient l'importance qu'elles ont aujourd'hui encore. La priorité serait celle de la rencontre des différents usagers de la ville, occasion par là-même d'interrogations, d'interpellations et d'échanges qui nourriraient les différents aspects de chacun. D'autre part, un tel changement aurait une importance considérable pour le quotidien de l'enfant et le rapport qu'il élabora à la ville. Devenu à son tour adulte, il aurait une vision certainement plus tolérante et conviviale de la ville et renoncerait à défendre aussi capricieusement la voiture.» Finalement, densité, proximité, mixité, n'est-ce pas là la meilleure définition des composantes de ce qui fait l'urbanité, tout à la fois manière de faire et de vivre la ville?

## 2.6

### CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Revenons à la sociologue Marie-Josée Chombart de Lauwe (1977) dans *La ville et l'enfant* sous le titre «L'enfant dans la ville: oublié, enjeu ou messenger». Elle demandait explicitement que l'on s'adresse «à la nouvelle génération» de manière à «lui offrir d'autres conditions de vie, la laisser s'exprimer avec l'espoir qu'elle sera capable de produire, devenue adulte, des conditions de vie et des cadres urbains différents». En regrettant, d'un même mouvement, que «la plupart du temps, leur place dans la ville n'a pas été pensée, que leurs activités gênent les adultes, qu'ils sont gênés réciproquement dans leurs jeux. (...) Les espaces qui sont, le cas échéant, prévus pour eux dans la ville, sont désignés d'avance et équipés sans qu'ils aient été consultés». Avec les conséquences qui en dérivent. Bien entendu, et je la cite encore: «On se demande en effet si la formation des enfants dans des environnements les excluant, ou tout au moins ne leur laissant aucune possibilité d'agir sur le milieu, n'a pas sclérosé leurs capacités de création, et n'est pas la cause de la passivité des habitants à l'égard de leur environnement et de la pauvreté des relations en urbanisme. On constate de plus

en plus que l'oubli d'une catégorie sociale, celle des enfants, trahit un système de valeurs de la société: les catégories dites «non productives» sont facilement discriminées, hormis dans le discours, alors que celles qui produisent les biens sont privilégiées. Prendre en compte la catégorie sociale «enfants» ne consiste pas seulement à introduire quelques équipements, quelques mesures ponctuelles, mais obligerait à une profonde réorganisation sociale».

C'est à peu près dans les mêmes termes que pensait l'architecte G. Daghini dans son article de *Faces*, en 1999, en rappelant d'une part que, si «dans les villes du passé et dans les campagnes, l'enfant avait été un sujet parmi d'autres dans l'espace du quartier et de la rue, une présence caractérisée par un va-et-vient continu entre l'espace public et l'espace privé, ce qui le faisait participer à une socialisation intense, dangereuse et riche en même temps, si, en l'absence de lieux spécifiques pour l'enfance, qui apparaîtront plus tard, on lui reconnaissait son rôle propre à l'intérieur des relations de socialité», nous sommes actuellement les témoins de l'aboutissement d'un long processus de privatisation de l'enfance, qui a conduit à son retrait progressif de la rue et du quartier et à son renfermement dans un espace toujours plus désurbanisé, à la maison ou à l'école.

Et de citer François Barré (1976): «Si nous suivons l'enfant dans la ville, nous ne découvrirons pas la ville, mais un découpage de temps et d'espaces qui ne correspondent pas entre eux». Il s'agira donc de la crèche, de l'école, du centre sportif, de l'atelier de création: «des petits ghettos». L'enfant, riche en espaces spécifiques, n'investit plus la ville et ses habitants, les voisins, les activités et les commerçants les plus proches, les objets urbains, la rue, il en est séparé, il n'en a plus l'expérience. Sa formation se fait ailleurs, à travers d'autres objets, dans d'autres espaces. D'où sa conclusion que nous partageons largement: «La question de l'enfant, de son espace, contient au moins un élément de contradiction qui demande à être considéré dans sa complexité. D'une part, l'exigence d'un espace propre aux seuls enfants, donc sectoriel, fait d'éléments d'irrégularité, d'événements, de modifications, d'imprévus qui peuvent structurer et enrichir en expérience; d'autre part, l'exigence d'un espace ouvert, commun aux enfants et aux adultes, comme jadis l'a été la rue ou le quartier, un espace public qui nous fait cruellement défaut».

Conclusion qui recoupe la mienne, qui nous invite de fait à considérer l'espace comme intervenant dans la structuration d'un potentiel de socialisation des jeunes de la rue à travers le rapport, certes en grande partie inconscient, que les individus en général entretiennent avec l'espace dans la formation de leur identité sociale (qu'elle soit normale ou marginale), celle-ci passant pour l'essentiel par un processus d'appropriation, l'espace et son appréhension symbolique représentant un point d'appui psychosocial fondamental de la structuration identitaire, car

c'est par l'appropriation de lieux (si elle perdure dans le temps) que l'individu peut accomplir et stabiliser un processus d'identification, l'espace représentant le foyer de toutes les expériences possibles. C'est toute la question des rapports que la conscience de soi entretient avec le lieu. Un espace d'appropriation où les jeunes peuvent recomposer les conditions de socialisation qui rendent possible un processus identitaire, y investissant tout le poids affectif de leur imaginaire social, l'espace intervenant dans l'émergence d'un potentiel de socialisation des jeunes de la rue en tant que représentation topologique des lieux d'appartenance qui seront valorisés selon leur potentialité transitionnelle, en termes d'interaction sociale entre individus dans un lieu donné, le potentiel transitionnel d'un lieu permettant à chacun des individus vivant une expérience sociale ou un échange mutuel d'établir une distinction entre ce qui relève de soi et ce qui appartient à l'autre, de sorte que chacun puisse maintenir la conscience qu'il a de lui-même. L'attribut transitionnel d'un lieu désigne en fait le contexte d'interactions socio-spatiales favorisant le mouvement de transition continu qui s'exerce entre le moi et le non moi, qui devient aussi espace transitionnel.

Et pourquoi pas des rues, devenues espaces publics dans tous les sens du terme, des rues-rencontres à développer un peu partout au sein de la ville. Un «espace public» habité par des piétons, accessoirement par des véhicules, un lieu où les gens peuvent se croiser, être poussés à se rencontrer les uns les autres, de manière fortuite.

En d'autres termes, encore une fois, de l'urbanité, et donc, de la densité, de la mixité, de la proximité, un monde dominé par la marche à pied, garante de la sécurité. Ce sont bien les images clés de l'éco-quartier à forte valeur environnementale, socialement durable à venir. Et la première de ces images, c'est bien le fait d'être «ensemble»: grandir ensemble! Petits et grands.

Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on changera les choses, mais les enfants comme les adultes sont sensibles à des signes d'espoir, il suffit de pas grand-chose pour changer les trajectoires de l'enfant dans la rue, pour «changer de trottoir». Que l'on me permette ce soir de saluer les édiles lausannois qui, en transformant dans le quartier sous-gare la rue des Fleurettes en espace rencontre, suite à une demande longuement réfléchie et animée à la base par ses habitants, ont donné à tous un signe d'espoir pour une ville plus conviviale, plus civile, une ville en quête d'une plus grande urbanité, celle-ci étant conçue comme manière de faire et de vivre la ville. En se souvenant en particulier du joli titre de nos rencontres: «Un accident peut être... si vite évité!».